

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 9

Artikel: A propos de Gustave Mahler
Autor: G.H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068804>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

théorie et chercherait incessamment à élargir, à assouplir ses facultés de compréhension musicale ; mais surtout, comme en définitive l'absolue anarchie esthétique n'est ni possible, ni désirable, il mettrait le public au courant de ses idées, de son système, rattachant ainsi ses critiques à ses vues individuelles. (C'est ainsi que je comprends les blâmes et les éloges *motivés* dont parle M. Platzhoff-Lejeune). Les lecteurs se rendraient ainsi compte que les jugements particuliers empruntent toute leur valeur aux théories du critique et n'accepteraient les uns que pour autant qu'ils admettent les autres. La critique consisterait en général bien plus en constatations qu'en condamnations, en comparaisons ingénieuses qu'en détermination des valeurs relatives ; elle serait plus une description de ce qui est qu'une indication de ce qui doit être ; une histoire plutôt qu'une morale.

Au fond, la critique vaut ce que vaut l'homme qui la fait, et rien n'est plus néfaste, rien ne tend plus sûrement à fausser le goût du public que les recueils de critiques anonymes, où ne figure que le nom du journal et que répandent à profusion les impresarios ; seules, les critiques signées d'un nom connu devraient avoir de la valeur, une valeur relative, bien entendu. A elle seule, une signature, appréciée à sa juste valeur, suffirait souvent à rendre inoffensifs les jugements par trop autoritaires. Car on n'empêchera jamais les natures ardentes de confondre leurs impressions avec la vérité absolue, et les critiques légèrement teintées de fanatisme sont souvent les plus suggestives. Il faut alors que le public soit dûment averti, aussi voudrions-nous lui répéter sans relâche : Ce n'est pas la compétence du critique qui légitime ses affirmations tranchantes ; c'est son tempérament qui les lui suggère ; ne considérez pas de pareils jugements en eux-mêmes, mais songez toujours à la personnalité artistique qui les a formulés, à tous les articles signés d'elle que vous connaissez déjà. Ainsi informé des domaines où la compétence du critique s'étend le plus loin, de ses théories esthétiques, de ses sympathies ou antipathies naturelles, et confiant dans ses efforts vers l'impartialité, le public trouverait en lui, sinon un guide infaillible, du moins un secours précieux dans l'élaboration de ses propres jugements.

EDMOND MONOD.

La *Vie Musicale* consacrera une partie de son prochain numéro au
CENTENAIRE DE FÉLIX MENDELSSOHN-BARTHOLDY.

A propos de Gustave Mahler¹.

Un passage de ma dernière chronique de la « Suisse romande » m'a valu la lettre suivante, un peu chaotique (comme l'œuvre qu'elle défend !), mais d'un intérêt si palpitant que je dois à mes lecteurs de ne point leur en refuser la joie. Tout chaud d'un sentiment débordant,

¹ Trop tard pour que les nécessités d'une mise en pages déjà faite me permettent de renvoyer la publication de ces lignes, M. William Ritter m'écrivit que « jamais, au grand jamais » — en dépit de nombreux signes extérieurs qui m'autorisaient à l'admettre — sa lettre ne fut destinée à paraître telle quelle ! « En tous cas, ajoute-t-il, il faudrait me permettre de compléter et de m'expliquer quand vous aurez de la place. » Pour vous, cher Monsieur, nous aurons toujours de la place. G. H.

tout vibrant d'idées, cet ardent plaidoyer ne saurait me déplaire. Il ne me convainc pas. Et même

S'il faut la haine immense avant l'immense amour,
je crois bien qu'en moi la haine de Gustave Mahler n'est point assez forte pour se muer jamais en amour. Il est possible — si je parviens à le faire sans écrire tout un traité d'esthétique ! — que je dise un jour prochain pourquoi.

G. H.

4 janvier 1909.

A Monsieur Georges Humbert,

Lausanne.

Cher Monsieur,

Pardonnez-moi de vous appeler ainsi d'embrée... mais je suis trop heureux ! Vous venez de me faire un trop grand plaisir, vous qui serez demain aussi Mahleriste que moi ! Je vous vois ouvrir de grands yeux ! M. Barde vient de m'envoyer votre *Vie Musicale* du 1^{er} janvier. J'ai bondi à votre article Mahler. *Vous parlez exactement* idée pour idée, et mot pour mot, comme nous il y a huit ans ! Les mêmes choses que vous écrivez, je les ai écrites, pires. Cette musique m'a d'abord exaspéré et révulsé. Dans un volume intitulé *Etudes d'art étranger*, — que j'ai le regret de ne pouvoir vous offrir, mais que le *Mercure de France* certainement ne vous refuserait pas si vous vouliez bien le lui demander (ne pas dire que c'est de ma part !) — vous pourriez lire l'exakte image de vos impressions et de celles de M. Romain Rolland. Vous avez raison tous deux ; vous êtes tous deux dans le vrai, mais comme des gens qui, de la lumière, voient d'abord l'ombre. L'occasion est trop bonne pour une bonne causerie, l'acceptez-vous ?

Faut d'abord vous dire que vous ne remontez aucun courant d'opinion. C'est nous et nos amis qui le remontons. En Allemagne, la critique et les musiciens ont été unanimes d'abord (Bruckner excepté) à conspuer Mahler. Je l'ai dit au *Journal de Genève* : certaines symphonies croulaient sous les huées après le premier morceau, comme châteaux de cartes balayés d'un coup de main. On n'a commencé à discuter qu'au moment où Mahler a été nommé directeur à Vienne. A la première de la IV^{me} ici, mes amis et moi avons outrageusement sifflé. Par acquit de conscience, pour motiver mon exécration, j'ai étudié la partition, et alors les écaillles me sont tombées des yeux. Cette musique qui, à travers Bruckner et Beethoven, reprend directement la tradition de Haydn et de Boccherini, de Mozart même parfois, — mais surtout Haydn et Boccherini, — est la plus *naturelle*, la plus spontanée qui ait jamais existé depuis cette époque-là. C'est l'oiseau qui chante, qui chante orchestre, — et quel orchestre ! c'est vrai ! — mais il n'y a ni construction massive, par entassement (Romain Rolland), comme chez Bruckner, ni surtout « *inorganisme* » (vous) comme je vais essayer de vous le démontrer à l'instant. Il y a l'oiseau qui chante *et c'est tout...*

N° 2 de vos objections : Tant vaut l'homme, tant vaut l'œuvre ; voici la base de discussion qu'il faut prendre. Représentez-vous un petit Juif bohème, d'une nervosité toute à ressorts, une apparence chétive de petite vipère, un corps rachitique tout agité de tics nerveux, un tremblement continual de bulle d'air dans le niveau d'eau du géomètre... Mettez dans cet épileptique une volonté de fer, incroyable, qui, tout à coup, à la direction, redresse l'homme, pétrifie ses traits, y fait apparaître sous la pâleur jaune la tête de mort, — plus un seul tic, plus un geste de trop — et le tient cloué, n'agissant plus que par le magnétisme des yeux... Voici la petite figurine ! Maintenant songez à quelles hérédités de ghetto, *slave* plutôt qu'allemand, peuvent agir à travers cette petite machine fantastique ; donnez à cet homme une éducation tout autrichienne (sonneries militaires de la plus belle armée du monde, vie populaire si variée, Prater, intense sentiment de la nature, etc., etc.) ; faites-le le directeur consciencieux, montant un ballet ou une œuvre italienne, avec le même sang-froid autoritaire que la *Tétralogie* ; faites-le devenir chrétien, au moins de pensée, être baptisé — on le dit, je n'ai jamais osé le lui demander — à 30 ou 40 ans, se saturer de Nietzsche en même temps que de toute la piété du moyen âge et du sentiment des contes populaires slavo-germaniques... Construisez ainsi tout votre bonhomme, et quand vous l'avez, *vous ne pouvez plus vous représenter que ces symphonies jaillissent de cette tête autrement*. Ajoutez-y le désespoir de la mort d'une première femme adorée.., au bout de quelques années un second mariage avec une créature de splendeur et de bonté, dont il a un fils tout débordant de précoce génie, et resplendissant de la beauté de sa mère, et qui lui est aussi enlevé du jour au lendemain... Je crois que vous avez tous les éléments psychologiques de l'œuvre.

Il n'en est point de plus organique, *s'il s'agit d'être organisé comme Mahler l'est lui-même et non comme vous ou moi*. Une œuvre inorganique pour moi c'est *Pelléas*, qui résulte d'une volonté de ne marcher que sur les pavés jamais foulés d'une route ! Je regrette que la discussion doive porter sur la II^{me} symphonie que je ne connais, ainsi que la I^{re},